



Pourquoi Lacan ?

DU MÊME AUTEUR

De vous à moi.
Une psychanalyste répond au Courrier du cœur,
érès, 2020

Betty Milan

Pourquoi Lacan ?

Traduction du brésilien par Danielle Bick

érès
Editions

REMERCIEMENTS

Merci à la psychanalyste Maria Lúcia Balthazar qui a été à mon écoute du début à la fin du texte, rendant possible sa réalisation.

Merci à Rosemary Zuanetti pour avoir préparé le texte et formulé des suggestions pertinentes.

Merci à Jean Sarzana qui m'a incitée à écrire ce livre et a relu le manuscrit.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

ISBN : 978-2-7492-7095-1

CF –

© Éditions ères 2021

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse

www.editions-eres.com

Partagez vos lectures et suivez l'actualité des **éditions ères** sur les réseaux sociaux



Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

à la mémoire de Jacques Lacan

Ils m'ont appelé l'obscur et j'habitais l'éclat.
Saint-John Perse

I

Préliminaires

J'ai fait mon analyse avec Lacan dans les années 1970. À l'époque, un éditeur français m'a demandé d'écrire sur ce sujet. Le *sur* m'a effrayée, je n'ai pas donné suite. Le transfert était trop important, je n'avais pas la distance suffisante pour pouvoir livrer mon témoignage. C'est pour cette raison que j'ai plutôt écrit un roman inspiré de mon analyse. Quarante ans plus tard, le désir m'est venu de revenir sur ce qui s'était passé au 5, rue de Lille où, entre autres choses, j'avais appris à privilégier le moment opportun.

Si mon travail avec Lacan ne m'a pas définitivement délivrée de l'angoisse, il a changé ma vie. Il m'a permis d'accepter mes origines, mon sexe biologique et la maternité, grâce d'une part à son intérêt, dont je percevais l'intensité, et d'autre part à sa manière de travailler qui, aujourd'hui encore, suscite la controverse. C'est sur ce point précis que je veux mettre l'accent, à partir de mon expérience avec lui. Mais, tout d'abord, je voudrais évoquer un exemple très significatif. Récemment, dans un cercle d'intellectuels, quelqu'un manifestait son indignation au sujet d'une séance vécue par une de ses connaissances qui avait fait une analyse avec Lacan dans les années 1960. Sur le divan, l'intéressé était passé spontanément du français au portugais, sans que Lacan intervienne. Il avait laissé l'analysant parler un bon moment sans comprendre ce qu'il disait, puis il s'était levé et avait interrompu la séance avec un *à la prochaine fois*. Comme rien de ce qui avait été dit ne pouvait être interprété, force est de conclure que, pour Lacan, le signifié du discours de l'analysant avait moins compté que le passage d'une langue à l'autre.

Pour qui connaît l'importance de la langue chez Lacan – il parlait souvent du « trésor de la langue » –, cela n'a rien d'étonnant. Alors, à quoi a servi la séance ? Le silence de Lacan, suivi d'une interruption brutale, a mis en évidence le désir de l'analysant de parler dans sa langue maternelle, donnant ainsi un sens à l'idée que « le désir est le désir de reconnaissance ». En procédant de la sorte, le Docteur soulignait en même temps le caractère irremplaçable de la langue maternelle.

C'est d'abord autour de cette question de la langue que s'est déroulée mon analyse entre 1973 et 1977. La vie intellectuelle à Paris était alors en pleine effervescence, autour de Michel Foucault, Michel Serres, Gilles Deleuze, Jacques Derrida... Lacan tenait son séminaire dans le grand amphithéâtre de la Faculté de droit, place du Panthéon, où les premiers arrivés chauffaient la place pour les autres. Au premier rang s'asseyaient les familiers et les disciples les plus proches du maître, lequel n'entrait que la salle comble. L'hiver, il portait un manteau de

vision noir où jouait la lumière, comme dans ses cheveux blancs auxquels il attachait un soin particulier. L'entrée de Lacan était une véritable apparition, le silence se faisait peu à peu. Le maître allait parler, chaque parole serait bue, même quand son discours était privé d'intelligibilité. Lacan, d'ailleurs, se préoccupait peu d'être immédiatement intelligible. Il mettait l'accent sur le *Nachträglich*, ce concept freudien traduit en français par *après coup*. *Nachträglich* signifie que certains faits ne peuvent être compris qu'après qu'ils se sont produits – et la pratique de Lacan reposait sur cette notion, dans son séminaire comme dans sa clinique.

Le séminaire s'adressait aux psychanalystes et aux intellectuels intéressés par la théorie analytique – ceux qui pouvaient attendre pour savoir. C'est pourquoi Lacan a été, bien à tort, taxé d'élitisme. Comment un maître dont la pratique exigeait la plus grande patience pouvait-il, dans son enseignement, se soumettre aux impératifs de la communication immédiate ? Lacan enseignait à sa manière, différente de celle préconisée par les professeurs et les communicologues, dont

la transmission est forcément limpide en tant qu'expression d'un savoir déjà constitué. Pour Lacan, le *non-savoir* était aussi important que le savoir, et il se livrait en public à la découverte du chemin. C'est ce qu'il a fait dans tous ses séminaires, de 1953 à 1980. Comme pour évoquer Antonio Machado : « Le chemin se fait en marchant/ Et quand tu regardes en arrière/ Vois le sentier que jamais/ Tu ne dois à nouveau fouler/ Voyageur ! Il n'y a pas de chemin/ Rien que des sillages sur la mer (1). »

Le *Nachträglich* était aussi le fondement de la pratique du Docteur. Il interrompait la séance sans aucune explication, faisant confiance à l'analysant, à sa capacité de découvrir seul la raison de l'interruption. Il incitait l'autre à s'analyser lui-même. « Va-t'en, et reviens me dire ce que tu as découvert. Va-t'en, et déchiffre l'énigme de ta propre histoire. » D'où la substitution du mot *patient* par celui d'*analysant*. La position du patient est celle de celui qui attend, celle de l'analysant de celui qui se livre à l'analyse.

Dans ce contexte, la cure dépend autant de l'analyste que de l'analysant et la séance n'existe pas sans la rue. Dans mon cas, sans le trajet du 5, rue de Lille à la rue de la Harpe ou, pour reprendre mon lapsus, du Quartier Lacan au Quartier latin. Je ruminais en chemin ce qui avait été dit, et faisais souvent une découverte qui me confirmait l'importance du travail. Cet *eurêka* augmentait l'estime que j'avais de moi-même, et le désir d'une nouvelle séance s'imposait naturellement.

Lacan entretenait le transfert grâce à la coupure – moyen efficace pour faire passer le pouvoir d'analyser, c'est-à-dire le sien, à son analysant. En d'autres termes, il l'invitait à accéder au savoir de soi-même. La coupure évite la résistance à l'analyse, que peut provoquer l'interprétation du discours de l'analysant.

Comme l'interruption de la séance avait lieu en fonction du discours et non du temps de la pendule, il n'était pas possible de respecter la règle des quarante-cinq minutes par séance établie par l'Association internationale de psychanalyse (AIP). Pour Lacan, dès lors que l'essentiel avait été dit, la

séance était terminée, l'analyste avait rempli son rôle. C'est la raison principale pour laquelle, en 1953, l'AIP l'a invité à démissionner. Banni pour « pratique déviante ».

La même année, pour justifier l'interruption de la séance, il a écrit *Fonction et champ de la parole et du langage*. Un de ses analysants parlait sans arrêt de l'art de Dostoïevski, gaspillant le temps de la séance en commentaires interminables. Lacan a interrompu son discours et, lors de la séance suivante, a surgi un fantasme de grossesse anale..., grossesse qui se terminait par une césarienne. L'interruption avait eu comme effet de suspendre un discours fallacieux et de donner le jour à une parole pleine.

Lacan voulait que l'analyse se fasse, sans épisodes dilatoires. Il réprouvait le gaspillage et c'est pourquoi il s'est refusé à travailler selon le temps chronologique, qui permet à l'analyste, comme à l'analysant, de ne pas faire ce qui est attendu. Ce n'était pas le temps linéaire de Kronos qui le guidait, mais le temps de Kairos, celui du moment fugace où se présente une opportunité qu'il faut savoir saisir.

En empruntant la voie de Kairos, Lacan a bouleversé la psychanalyse et lui a rendu la virulence de ses débuts. Ce qui comptait n'était pas la ponctualité de l'analyste, mais sa promptitude. En d'autres termes, il ne suffisait pas d'avoir été formé et d'être reconnu par ses pairs. L'analyste devait donner à chaque séance la preuve de sa compétence.

Le retournement a été si important que l'AIP a invité Lacan à démissionner. Son enseignement a été l'objet d'une censure peu ordinaire et a fait de lui un proscrit. Une situation qu'il comparait à « l'excommunication majeure » dont Spinoza avait été victime au XVII^e siècle.

En 1981, quand Lacan est mort, j'ai choisi en exergue à sa nécrologie – écrite pour un journal du Brésil – un vers de Saint-John Perse : « Ils m'ont appelé l'obscur et j'habitais l'éclat. » Lacan a éclairé ma route, en permettant qu'une descendante d'immigrants libanais, victime de la xénophobie des autres et de la sienne propre, puisse enfin s'accepter.

Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé pendant l'analyse. Mais ce qui a été décisif, je ne l'ai pas oublié. J'ai même conservé de certains faits une mémoire quasi photographique. Comme l'image du Docteur se tenant à l'entrée de la salle d'attente, dans l'encadrement de la porte, pour appeler l'analysant suivant. Son regard allait de l'un à l'autre, hésitait un instant, puis il désignait l'élu d'un geste de la main avant de tourner les talons et de rentrer dans son cabinet.

Plus d'un analysant a parlé de l'impact de la séance sans s'interroger à ce propos, soit parce que le transfert n'avait pas pris fin, soit parce qu'il est difficile de passer de la position d'analysant – qui se contente d'associer librement et laisse interpréter l'analyste – à la position de celui qui interprète. Ce passage implique aussi la révélation de faits à laquelle l'analysant n'a pas toujours le désir de se livrer. Beaucoup de ce qui est dit en analyse est énoncé parce que l'analyste s'engage à ne rien révéler. Je me souviens encore de la séance où, pour m'arracher à mon silence, Lacan m'a assuré : « Rien de ce que vous direz ne sortira d'ici. »

Si l'analyste ne peut pas parler de ce qu'il a entendu, sauf à passer pour un traître, l'analysant a la liberté de témoigner. Mais souvent ceux qui sont devenus analystes s'y dérobent pour ne pas se dépouiller de l'aura de mystère que, dans leur imaginaire, ils doivent conserver pour exercer leur magistère. Il reste que le témoignage est important pour la transmission de la pratique, qui se perpétue malgré tous les détracteurs de la psychanalyse et les oppositions continuelles entre analystes.

J'ai travaillé de manière suivie avec Lacan de 1973 à 1977. Mais c'est seulement maintenant que je me demande comment il a fait en sorte qu'une analyse aux limites du possible devienne une réalité. Je dis cela parce que alors je n'avais guère d'aisance en français et qu'au fond je ne voulais pas vraiment m'engager dans une analyse – comme c'est souvent le cas. Si je n'avais pas dû quitter la Société brésilienne de psychanalyse (SBP) pour irrévérance, avec d'autres membres jugés indésirables, il est probable que jamais je ne serais venue en France. Mon souhait profond, c'était être reconnue

comme psychanalyste à l'étranger pour pouvoir exercer ensuite au Brésil. À 18 ans, en entrant à la Faculté de médecine de l'université de São Paulo, je m'intéressais déjà à la psychanalyse. Dès que je le pouvais, je m'enfermais dans la bibliothèque pour lire Freud.

Je m'étais identifiée à Lacan parce qu'il s'était opposé à l'AIP. Mais le fait que le Docteur soit français a aussi beaucoup compté. Pour une raison inconsciente, sur laquelle je vais revenir en détail, et à cause de l'admiration qu'à l'époque les intellectuels brésiliens vouaient à leurs homologues du pays de Descartes.

Cette aura de la France au Brésil avait des racines profondes (2). *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, de Jean de Léry, sur son expérience avec les indiens anthropophages, le chapitre fameux des *Essais* de Montaigne, « Des Cannibales », issu de sa rencontre à Rouen avec trois Tupinambas, l'influence des Lumières sur les conjurés de l'*Inconfidência* du Minas Gerais, la mission française envoyée par Louis XVIII au Brésil, dont le peintre Jean-Baptiste Debret a laissé des témoignages inoubliables,

les enseignements de Claude Lévi-Strauss et Fernand Braudel à l'université de São Paulo, les séjours de Michel Foucault à Rio et à São Paulo, autant d'épisodes littéraires ou culturels qui éclairaient ma relation avec cette contrée lointaine et fascinante.

J'ai entendu parler de Lacan à São Paulo en 1968, lors d'une réunion d'intellectuels. Il y avait là un psychanalyste français qui n'a pas voulu traiter des événements de Mai et n'a parlé que de Lacan. Pour lui, la modernité ne résidait pas dans les manifestations parisiennes, mais au 5, rue de Lille. Je suis sortie de la réunion avec la même conviction, bien décidée à explorer la relation entre psychanalyse et linguistique et la nature de ce *sujet du signifiant*, si important dans la théorie lacanienne.

Avec quelques autres, nous avons formé un groupe pour déchiffrer les *Écrits*, objectif que nous n'atteignons qu'à grand-peine en croyant que la difficulté venait de la langue française, alors qu'il s'agissait de la langue de Lacan. À cet égard, on peut le comparer à Joyce qui, faute

de pouvoir écrire en gaélique – une langue parlée par une minorité – a inventé en anglais sa propre langue. Une langue qu'on entend chaque année lors du *Bloomsday*, cette journée du 16 juin où les gens de Dublin célèbrent *Ulysses*, en évoquant dans les rues, théâtres et bars des épisodes de la vie de Leopold Bloom, son principal protagoniste.

Comme Joyce, Lacan a inventé sa langue et introduit un nouveau concept, *lalangue*, qui se réfère à celle de tout un chacun, particularité dont, le plus souvent, seul l'écrivain a conscience. À sa façon, le maître était poète et le lien qu'il voyait entre psychanalyse et poésie est devenu évident quand, dans un de ses séminaires de 1977, il a déclaré qu'il n'était pas suffisamment poète pour être un grand analyste.

Après un stage de psychiatrie au Brésil, j'ai obtenu, par le biais d'un collègue, l'adresse de Lacan à Paris. À l'époque, la grande nouveauté dans mon domaine d'activité, c'était la transformation de l'asile psychiatrique en communauté thérapeutique, et j'avais rencontré à

São Paulo son concepteur, Maxwell Jones. Nous avons échangé une brève correspondance et je me suis arrangée pour visiter la communauté qu'il avait créée à Melrose, en Écosse. Avec aussi le projet d'aller en France et peut-être de rencontrer Lacan. Je dis *peut-être* parce que, aucun rendez-vous n'ayant été fixé, il était peu probable qu'un personnage d'une telle notoriété me reçoive à l'improviste.

De Melrose, j'ai filé à Paris où je me suis installée dans un hôtel de la rue des Écoles. J'ai appelé plusieurs fois le numéro qu'on m'avait donné, avec toujours la même réponse : *il n'y a aucun Docteur ici*. Mon compagnon d'alors, psychiatre lui aussi, a suggéré de nous rendre directement au 5, rue de Lille.

Sur la porte de l'immeuble, pas de plaque. Nous avons dû attendre que quelqu'un sorte pour nous renseigner. C'était une femme, complètement absorbée dans ses pensées. Peut-être venait-elle de terminer une séance.

« S'il vous plaît, vous pourriez m'indiquer l'étage de Lacan ?

– Comment ? Je n'ai pas compris...